

ILS SONT MORTS POUR LA FRANCE ! Les martyrs de l'Algérie Française



LE COLONEL BASTIEN-THIRY



Ce jour-là était un samedi. Jean devait garder les fillettes pendant que Geneviève ferait les courses.

Pourtant, de bon matin, il prétendit devoir conduire sa voiture au garage pour une petite réparation. Il promit

de revenir très vite. Il ne rentrerait plus.

Le Colonel Bastien-Thiry avait choisi. La compassion d'un homme pour ses frères abandonnés et suppliciés avait été la plus forte.

On a dit de lui qu'il était un activiste assoiffé de pouvoir. Les conjurés du Petit-Clamart ont agi par simple et pure humanité.

L'ambition leur était inconnue. L'Algérie avait été livrée et il n'y avait plus d'espoir d'enrayer cet abandon. Mais chaque jour des hommes tombaient dans d'épouvantables souffrances. Arrêter le génocide barbare en cours, c'était la seule convoitise de celui qui avait, à l'avance, sacrifié sa propre vie et commencé son calvaire.

Dans sa Déclaration, on ne peut plus admirable et explicite, Jean Bastien-Thiry cite Saint Thomas d'Aquin : « *Sont dignes de louanges ceux qui délivrent le peuple d'un pouvoir tyrannique* ». Mais le 22 août 1962, les forces du mal protégeaient un tyran... Nous avons porté notre croix, nous la portons encore, mais si nous n'avons pas été écrasés sous le poids de la haine, c'est grâce à vous, Colonel, merci !

LE LIEUTENANT DEGUELDRE



J'ai vu, un jour, une larme tomber de tes yeux clairs, Delta. C'est la seule fois où je t'ai vu pleurer. Et tes larmes n'étaient provoquées ni par la peur, ni par la douleur, mais par la compassion.

Ce jour-là, une certaine villa d'El Biar avait été détruite par l'explosion d'un colis piégé.

Une villa blanche sous le soleil qui n'était en réalité qu'un repaire de brigands, de tortionnaires, un antre dans lequel on torturait à mort les résistants et les patriotes.

Je savais que, depuis des jours, tu tournais comme un fou autour de cette forteresse imprenable et que, depuis des jours aussi, tu devinais plus que tu n'entendais les cris de souffrance de tes compagnons, de ceux que tu aimais, de tes vrais amis.

Pour réduire ce délire de tourments inhumains, après avoir tout tenté, tout essayé, il ne restait plus que cette seule issue, ce colis piégé, véritable euthanasie pour abréger cette agonie qui tordait encore les corps mutilés, déchirés, dans d'atroces douleurs.

Quand tu es allé, toi-même, au supplice, ce supplice que tu pressentais depuis longtemps, tes yeux étaient secs, ton regard brillant.

Quand, face au peloton, tu as entonné La Marseillaise, ta voix ne tremblait pas et quand, on s'est acharné pour que tu meures alors que Dieu t'avait épargné, c'est le patriotisme français qu'on a assassiné, là, dans les fossés du Fort d'Ivry, avec toi, mon ami, toi qui en étais le plus digne représentant !

DOVECAR ET PIEGTS



Ils avaient passé une partie de la journée ensemble, ils étaient jeunes et en cette fin de printemps qui avait des couleurs d'été, ils gardaient, chevillé au cœur, l'espoir d'un climat nouveau, d'une période plus clémente.

Et puis, au milieu de leur sommeil, en pleine nuit, une main s'est posée sur leur épaule, on les a réveillés en leur disant « *soyez courageux* » et ils ont compris que l'heure de leur fin était venue.

« *Faites doucement* – a dit Claude Piegts en désignant la cellule d'un autre condamné à mort, le Général Jouhaud – *Faites doucement parce qu'il pourrait croire que c'est pour lui...* ». Le sergent Dovecar a endossé son uniforme de para, coiffé son béret de légionnaire et accroché ses décorations et ils sont partis vers la mort, sur la pointe des pieds, pour ne pas troubler le sommeil de celui qui était pour eux un chef aimé et estimé. Durant le trajet, l'aube s'est levée dans un ciel sans nuages.

Le poteau d'exécution... Les deux condamnés refusent le bandeau noir... La dernière pensée du jeune Pied-Noir de Castiglione est pour sa terre natale. Il crie « *Vive l'Algérie Française !* »

Albert Dovecar, lui, crie « *Vive la Légion !* » en serrant dans sa main son foulard de parachutiste.

Un ordre bref... Deux salves simultanées... Le coup de grâce et on détache les deux jeunes corps. Sur le foulard rougi de sang de Bobby Dovecar, se détache en lettres noires, cette devise qui fut la sienne : « *On ne peut demander à un soldat de se parjurer* ».

LE CAPITAINE LE PIVAIN



Le 7 février 1962, le Capitaine Philippe Le Pivain fut abattu à Alger.

Abattu, tel est le mot car il est tombé dans un guet-apens. Trahi par un officier de réserve prévenant la police d'un rendez-vous qu'il avait avec le chef du secteur de

Belcourt, Philippe Le Pivain fut arrêté à un barrage, reconnu, mitraillé dans le dos et achevé sur place.

Le Pivain était un des premiers officiers ayant rejoint l'O.A.S.

Ceux qui ont eu l'honneur de l'avoir sous leurs ordres ne sont pas près d'oublier une figure aussi pure, une âme aussi désintéressée. C'était un homme résolu qui n'avait pas hésité à rejoindre le bon combat.

Ses obsèques se déroulèrent à Alger, en présence de cent mille personnes. Le fourgon mortuaire était précédé de quatre voitures, le toit recouvert de drapeaux tricolores, et remplies de gerbes.

Le père de Philippe, l'Amiral Le Pivain et son frère, lieutenant de vaisseau, conduisaient le cortège. Toute la population avait, dans la matinée, défilé dans la chapelle ardente où, revêtu de son uniforme, était exposée la dépouille mortelle de ce héros de notre Résistance.

NOUS NE LES OUBLIONS PAS !

